

LES SEIGNEURS DU DÉSERT

De Tombouctou à La Mecque

Témoignages

Présenté par Chantal Edel

omnibus

Vers la Syrie

Le 9 mai 1917, tout était prêt, et, dans la lumière éblouissante d'une magnifique après-midi, nous prîmes congé de Fayçal. Ses bons souhaits nous accompagnèrent pendant que nous descendions la colline. Le chérif Nasir nous conduisait. Quel meilleur guide pouvaient souhaiter des gens qui s'engageaient dans une aventure des plus incertaines que cet homme d'une si grande valeur !

Notre première étape, très courte, nous amena au fort de Sebeil, situé à la porte même de la ville. C'est là que les pèlerins qui viennent d'Égypte ont coutume de faire leur provision d'eau. Nous campâmes près de la grande citerne en briques, à l'ombre du mur de ce fortin qui garde les puits ; quelques palmiers s'élevaient dans le voisinage. La nuit arriva pendant que nous mettions au point divers détails de notre convoi dont les défauts s'étaient manifestés en cours de route.

Auda¹ et ses parents se trouvaient avec nous ainsi que Nesib el Bekri, le Damascène, agent politique de Fayçal, chargé de représenter le chérif auprès des habitants des villages de Syrie.

Nesib était doué d'un cerveau solide. Jouissant d'une bonne situation, il passait pour avoir mené à bien une importante mission dans le désert. Sa joyeuse endurance dans les pires difficultés – qualité rare chez les Syriens – le désignait pour nous accompagner, de même que son intelligence politique, son habileté, sa faconde enjouée et persuasive et un patriotisme qui souvent étouffait en lui

1. Il s'agit du même Auda, cheikh des Howeitat, dont le frère est devenu un ami de Gertrude Bell en 1914. Voir le texte de Gertrude Bell, dans ce même volume. (*N.d.E.*)

l'instinct atavique des procédés insidieux. Nesib s'adjoignit Zeki, officier syrien. Notre escorte se composait de trente-cinq Ageyl commandés par Ibn Degheithir, homme d'un caractère renfermé, distrait, lointain, se suffisant à lui-même.

Fayçal nous constitua une bourse de 20 000 livres en or – tout ce qu'il pouvait donner et du reste plus que nous ne demandions – pour payer les salaires des nouvelles recrues que nous espérions enrôler et pour faire aux Howeitat toutes avances susceptibles d'aiguillonner leur activité.

A mes Ageyl – Mukheymer, Merjan et Ali – on avait adjoint Mohammed, un jeune paysan de quelque village du Hauran, au teint hâlé, d'un caractère doux et soumis et Gasim, de Maan, à la figure jaune et aux mâchoires agressives. Ce dernier s'était réfugié au désert, chez les Howeitat, après avoir tué un fonctionnaire turc pendant une discussion au sujet de la taxe du bétail. Or, les crimes commis contre les collecteurs d'impôts prenaient à nos yeux un aspect sympathique dont bénéficiait par un retour un peu spécieux Gasim lui-même. En réalité son caractère ne répondait aucunement à cette bienveillante opinion.

A la nuit on chargea les bêtes et nous nous mêmes en route. Nasir, notre guide en était arrivé à connaître cette région presque aussi bien que la sienne. Tandis que nous chevauchions à la clarté de la lune, sous un ciel étoilé, Nasir pensait à son foyer. Il me parla de sa maison, pavée de pierres, dont les pièces étaient recouvertes de voûtes pour se mieux défendre des chaleurs de l'été. Il me décrivit des jardins plantés de toutes sortes d'arbres fruitiers, les sentiers courant sous des berceaux de verdure tellement épais que l'on pouvait s'y promener sans redouter l'ardeur du soleil. Il me parla encore du puits et de la façon dont on s'y prend pour tirer de l'eau avec de grands seaux de cuir accrochés à l'extrémité d'une corde passée sur une poulie, laquelle est disposée sur un bâti au-dessus du centre de l'orifice. Des bœufs attelés à l'autre bout cheminent le long d'une piste légèrement en pente jusqu'à ce que le récipient soit remonté au-dessus du sol et se vide dans un bassin d'où

l'eau s'écroule dans le jardin par de petits canaux ; celle-ci s'en va aussi alimenter, dans la cour du logis, des fontaines et le grand bassin à natation, aux parois bien cimentées, ombragé par la vigne qui court au-dessus soutenue par un treillis en bois. C'est là que, dans le milieu du jour, Nasir et la famille de son frère aimaient à se baigner.

Bien que généralement gai, Nasir avait cependant un fond de tristesse. Ce soir-là, il me demanda pourquoi lui, un émir de Médine, riche, puissant et jouissant d'une existence paisible dans son palais-jardin, avait tout abandonné pour devenir, au désert, le chef médiocre d'aventures dangereuses : il vivait depuis deux ans comme en exil, combattant sans cesse sur l'avancée extrême du front de Fayçal, toujours choisi pour tenter les coups périlleux, véritable pionnier de chaque progrès des troupes ; et, pendant ce temps, les Turcs occupaient sa maison, dévastaient ses arbres fruitiers, abattaient ses palmiers. Le grand puits lui-même qui, depuis six cents ans, gémissait de l'éternel grincement de la poulie sur ses vieux ais, était devenu silencieux. Le sol du jardin inculte, craquelé par la chaleur, offrait un aspect aussi désolé que les collines dénudées à travers lesquelles nous chevauchions.

Après quatre heures de marche, léger arrêt : nous dormîmes pendant deux heures, puis, au lever du soleil, nous nous remîmes en marche. Les chameaux de bât, affaiblis par la maudite gale de Weih, avançaient lentement, broutant inlassablement une maigre pâture. Nous, cavaliers, aux bêtes légèrement chargées, aurions pu facilement devancer le convoi, mais Auda, qui réglait le train de la colonne, s'y opposa : nous devions ménager nos montures et réserver tous leurs moyens pour de plus dures chevauchées. Ainsi, nous cheminâmes péniblement pendant six heures sous un soleil ardent. La réverbération de ses rayons, depuis Weih, sur un sable absolument blanc, nous éblouissait, tandis que les roches dénudées rejetaient tout le long de la piste des vagues étouffantes de chaleur. La tête nous tournait. Aussi, à 11 heures, protestâmes-nous vigoureusement lorsque Auda

parla de continuer la marche. On fit donc halte et chacun s'étendit sous les arbres jusqu'à 2 heures et demie : nous profitâmes des arbustes épineux qui croissaient çà et là pour tendre une couverture au-dessus de nos têtes : pliée en plusieurs doubles, elle remplaçait l'ombre fuyante des feuillages.

Après ce temps de repos, nous marchâmes pendant trois petites heures sur un sol uni ; nous approchions des pentes rocheuses d'une grande vallée et bientôt les jardins aux belles verdure de El Kurr apparurent devant nous. Des tentes piquaient leurs formes blanches au milieu des palmiers. Pendant que nous mettions pied à terre, Rasim, Abdullah, Mahmud, le docteur et même le vieux Maulud, ce cavalier intrépide, vinrent nous souhaiter la bienvenue. Ils nous apprirent que le chérif Sharraf avec lequel nous désirions nous entretenir à Abu Raga, notre prochaine étape, venait de partir pour un raid de quelques jours. En conséquence, n'ayant plus aucune raison de nous hâter, nous nous accordâmes deux nuits de repos à El Kurr.

Le seul Bédouin demeuré au village, Daïf-Allah, aux cheveux gris, travaillait nuit et jour avec ses filles le lopin de terre en terrasse qu'il avait reçu de ses ancêtres et qui se trouvait au fond d'une petite vallée dont l'entrée était défendue contre les inondations par un épais mur en pierres sèches. Au milieu du jardin s'ouvrait le puits à l'eau claire et fraîche. Au sommet de deux poteaux d'argile armés de nervures de palmes reposait une solive qui soutenait en son milieu une longue perche, munie à une extrémité d'un sac de cuir fixé à une corde tandis que, à l'autre bout, était attachée une grosse pierre formant contrepoids. L'eau ainsi puisée se déverse dans de petites seguias qui la répandent dans le jardin. Les têtes touffues des palmiers maintiennent sur le sol une ombre protectrice sans laquelle les menues cultures seraient rapidement brûlées par le soleil. Dhaïf faisait aussi pousser du tabac – d'un gros profit – et dans de petits carrés on récoltait, suivant la saison, des fèves, des pastèques, des concombres et des aubergines.

Le vieillard vivait avec ses femmes dans un gourbi en

Carte : © Patrick Merienne

Couverture : *Caravane nomade et Carte de l'Afrique du nord*
© AKG-images

Pour la traduction de Gertrude Bell :
© Christel Mouchard

Pour l'interview de Wilfred Thesiger : © *Aventure au XX^e siècle*
de la Guilde Européenne du Raid (N° 7, avril 1980)

© Editions Omnibus, 2014, pour la présente édition

ISBN : 978-2-258-10615-4 N° Editeur : 810
Dépôt légal : mai 2014

Omnibus

un département **place des éditeurs**

place
des
éditeurs

omnibus

Livres d'hier, lectures d'aujourd'hui

**Vous avez aimé ce livre ?
Venez en parler sur la page Facebook
ou sur le fil Twitter
des éditions Omnibus**

**Retrouvez notre catalogue sur
www.omnibus.tm.fr
et abonnez-vous à la newsletter
dans la rubrique Lettre d'information**

*Littérature française et étrangère,
Polar, S-F, Mer et Aventure,
Dossiers historiques, Anthologies thématiques,
Dictionnaires et Albums de poésies*